

LA MARTINE CHEZ TALMA

De 1815 à 1818, dans la mansarde solitaire de la maison paternelle, à la campagne et dans les langoureux d'une première jeunesse innocente, j'avais écrit plusieurs tragédies sur le monde banal et classique de la scène française. La première était une tragédie de "Médée", dans le genre de celle qui vient de donner récemment une triple gloire à M. Legouvé, à M. Montanelli, son poète traducteur, et à Mme Ristori, leur pathétique interprète. La seconde était une tragédie d'imagination limitée de "Zaire," et dont le sujet était pris dans les croisades. La troisième était une tragédie biblique, intitulée "Saul," pastiche, assez bien versifié, de Racine et d'Alfieri. Je les ai encore; elles restent livrées justement aux intempéries de l'air et aux insectes, qui font justice du papier noirci par une main novice, dans un coffre de mon grenier de Millly. Je n'étais évidemment pas né pour cette poésie à personnages et à combinaisons savantes qu'on appelle le drame. L'art et le mécanisme, et le coup de théâtre, et la brièveté laconique qui concentre une situation dans un mot, me manquaient.

Le théâtre parle et ne chante pas assez pour moi. J'aurais peut-être chanté un poème épique si c'était le siècle de l'épopée; mais qui est-ce qui fait ce qui aurait pu faire dans ce monde où tout est construit contre nature? Ce n'est pas moi. Nous rêvons des pyramides, et nous ébauchons quelques taupinières.

Rien n'est que fragments dans notre destinée, et nous ne sommes nous-mêmes qu'une rognure de ces fragments: tout homme, quelque bien doué qu'il puisse être, n'est qu'une statue tronquée.

Mais je me flattais secrètement alors, au bruit des brises d'hiver dans le toit de ma mansarde et un pétilement du sarment de vigne dans l'âtre, quelque chose de ces tragédies, amasement de mes ennemis de jeunesse, aurait le bonheur de parvenir jusque sur la scène par la projection de quelque acteur de génie ou de quelque actrice en faveur. J'entrevois dans ce succès non seulement une précoce célébrité pour moi inconnu du monde, mais un peu de fortune à ajouter pour mon père, ma mère et mes sœurs, à la médiocrité de notre vie des champs.

Que de beaux rêves ne faisais-je pas, la nuit, sur mon oreiller, quand j'avais déposé la plume après une scène dont les vers sonores retentissaient après coup dans ma mémoire! Quelles scènes illuminées m'apparaisaient toutes pleines des personnages créés par mon imagination! Quelles masses de spectateurs ondoyant au parterre sous le vent de mes inspirations! Quelles femmes en larmes, penchées sur les galeries et sur les bords des loges! Quels applaudissements au milieu desquels Talma s'avancit et proclamait mon nom! Je m'endormais au bruit de ces ovations dans mon oreille; je les retrouvais le matin à mon réveil. Elles m'exaltaient à reprendre patiemment un lever du jour le travail commencé.

Je ne me doutais guère alors que ces applaudissements passagers, que je rêvais dans une salle, je les entendrais dans tout un peuple, et qu'un lieu de faire jouer un rôle à des acteurs dans mes tragédies idéales, j'en jouerais un moi-même dans la tragédie civile des événements de mon temps.

Un beau jour de 1818, au printemps, mes tragédies terminées et soigneusement recopiées par moi sur du papier à tranches dorées, l'impatience de la célébrité et de la fortune me saisit comme une fièvre de végétation saisit la nature en ce temps-là. Je ne dis ni à mon père ni à ma mère pour quoi je quittais la chambre et la douce table de famille, et je partis pour Paris par les carriages du Bourbonnais, appelés "pataches," en compagnie des marchands de vin du vignoble et des marchands de bœufs des herbages de mon pays, qui causaient de leur commerce, aux cahots harmonieux de ces voitures. Je n'emportais que mon "Saul," ma meilleure espérance, dans ma valise de cuir.

Je logeais, comme à l'ordinaire, dans une chambre étroite et haute du cinquième étage du grand hôtel du "Maréchal de Richelieu," rue Neuve-Saint-Augustin, sur un vaste jardin qui confinait avec le boulevard.

Le lendemain de mon arrivée à Paris, je pris héroïquement, et sans me donner le temps de la réflexion et du repentir, la résolution d'aborder d'assaut le Théâtre Français. Je me levai; j'écrivis à Talma, sur du joli papier vélin, un billet dont j'ai conservé encore l'ébauche ratée et que voici:

"Monsieur et illustre acteur,

"Je suis un jeune homme inconnu, sans protection et même sans relations à Paris. J'ai écrit une tragédie intitulée "Saul." J'en ai pris le sujet dans la Bible. J'ai tenté d'en dériver quelque chose et s'attant qu'il convient à ma faiblesse le style à Racine. Je désire ardemment la soumettre à votre jugement. Ma fortune et peut-être mon talent dépendent d'un moment d'attention que vous accorderez ou que vous refuserez à mon œuvre. Je n'ai pour me recommander à vous, que ma jeunesse, mon isolement, et ma confiance dans votre bonté, égale à mon admiration pour votre génie. Votre réponse ou votre silence décidera de mon sort.

"Recevez, monsieur et illustre acteur, l'expression de mon respect.

"ALPHONSE DE LA MARTINE,

"Grand hôtel de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, 15, à Paris."

Ce billet écrit, recopié de ma plus élégante écriture et cacheté, je le portai moi-même à l'adresse de Talma. Le concierge du Théâtre Français me l'avait donné; c'était rue de Rivoli, 16 ou 26. Je remis ma lettre d'une main tremblante dans la loge du portier de Talma, et je rentrai dans ma chambre et j'attendis le signal de vie du grand tragédien.

Je n'attendis pas longtemps. Au moment où j'allais sortir de ma chambre pour aller dîner chez le restaurateur Doyen, où je prenais mes repas, dans la même rue, près de la rue de la Paix, un domestique en riche livrée de fantaisie frappa à ma porte et me remit un billet de Talma. Il me répondait de sa main, avec une bonté aussi parfaite qu'elle était prompte:

"Qu'il jouait ce soir-là dans "Britannicus," qu'il parlait le

lendemain, à midi, pour sa campagne de Brunoy; mais que, si je n'étais pas effrayé de l'heure matinale, il me recevrait à huit heures du matin le lendemain, et qu'il entendrait avec intérêt la lecture de mon ouvrage."

La cordialité et la promptitude d'une réponse si gracieuse, faite de la main du grand homme de la scène à un jeune homme inconnu, m'attachèrent instantanément et pour jamais à Talma. Soit que le style ferme et modeste de mon billet l'eût prévenu machinalement en ma faveur, soit que mes caractères élégants et mon nom semi-aristocratique eussent eu un attrait non raisonné pour ses yeux, il ne m'avait pas fait faire antichambre une heure aux portes de sa gloire. Sa réponse respirait d'avance son accueil. On peut penser que je dormis peu cette nuit-là. Le lendemain je croyais livrer la bataille de ma vie.

Avant huit heures j'étais à la porte de Talma. Je montrai mon billet d'introduction au concierge; je montai, le cœur palpitant, les cinq étages d'escaliers de bois ciré et luisant qui conduisaient au sein du grand homme. Je sonnai docilement, comme un visiteur qui tremble d'être importun et qui se veut pas donner un ennuï pénible à l'oreille du maître de la maison.

Une très belle femme, en peignoir d'indienne à fleurs bleues, les cheveux épars sur son cou de Olytemestre et la ceinture dénouée laissant entrevoir des épaules et un sein de statue antique m'ouvrit la porte. Ses traits étaient imposants de forme, mais bons d'expression; ses regards répandaient comme des ombres de velours noir sur ses yeux. Elle souriait à demi, mais sans malice, en me regardant; on voyait qu'elle était habituée à introduire bien des rêves et à écarter les bien des illusions.

"Vous voulez voir Talma? me dit-elle; vous êtes sans doute le jeune homme qu'il attend? Veuillez-vous bien me dire votre nom?" ajouta-t-elle en tenant toujours sa belle et large main sur la serrure. Je lui dis mon nom. "Entrez, monsieur," me dit-elle. Puis, ouvrant une autre porte qui donnait sur le cabinet de Talma: "Mon ami," lui dit-elle d'une voix de caresse et de familiarité, "c'est ce jeune homme que tu as commandé de laisser entrer." Elle disparut après ces mots en retirant les plis de son peignoir sur ses pantouffles traînantes, et je restai seul en présence de Talma.

Talma était alors un homme assez massif, mais très noble dans sa force, de cinquante à soixante ans. Une robe de chambre de basin blanc, nouée par un fondard lâche, lui servant de ceinture. Son cou était nu et laissait se gonfler librement l'osil ses muscles saillants et ses fortes veines, signes d'une charge solide et d'une mâle énergie de structure. Sa physiologie, qui est connue de tout le monde, était déjà démodée; elle rappelait, par la forme et par la teinte, les bronzes impériaux du Bas Empire. Mais ce masque romain, qui semblait monté sur ses traits quand il était sur la scène, tombait de lui-même quand il était en robe de chambre, et ne laissait voir qu'un tronçonneur, de ses yeux grands et doux, une bouche mélancolique et fine, des joues un peu pendantes et un peu flasques, d'une blancheur mate, des muscles d'un repos, comme les ressorts d'un instrument détendus.

L'ensemble de cette physiologie était imposant, l'expression simple et attrait. On sentait l'excellent cœur sous le merveilleux génie. Il ne cherchait à produire aucun effet; il était las

d'en produire sur la scène; il se reposait et il reposait les yeux dans sa maison. Je me sentis à l'instant rassuré et pris au comble par la bonhomie sinère et gracieuse à la fois de cette figure.

Talma habitait alors un petit appartement au cinquième étage des façades de la rue Rivoli, en face du jardin des Tuileries et très près du palais. Une belle lumière du matin, un peu verdie par le reflet des marronniers en fleurs, se jouait sur les rideaux, sur les glaces et sur les reliures rouges des livres de son cabinet. Il me fit asseoir entre la cheminée et la fenêtre, et il s'assit en face de moi dans un fauteuil de forme grecque. Une petite table à guéridon nous séparait. Je tirai du pan boudonné de mon habit mon manuscrit relié en alambic et je le posai timidement sur la table. Il l'ouvrit le parcourant rapidement du doigt, et me fit compliment sur la netteté et sur l'élégance de mon écriture.

"Lisez, me dit-il en me le rendant, et, pour épargner votre fatigue et notre temps, lisez seulement les scènes qui sont de nature à me donner une idée nette du style et de l'ouvrage." J'ouvris le manuscrit et je lus.

Dès la première scène, il parut frappé, malgré le tremblement de sa voix, de l'harmonie et de la pureté des vers. "On voit que vous avez beaucoup lu Racine, peut-être trop," me dit-il à la fin de la scène. "Continuez."

Je lus pendant environ trois quarts d'heure, sans que sa vaste tête, appuyée sur sa main, donnât aucun signe ni de lassitude ni d'approbation. Cette immobilité et ce silence me glaçaient un peu. Au dernier vers d'une scène, ma voix échauffée et entrainée par l'émotion de mon sujet, se repentait d'être venue chercher si loin une rude vérité. Quand j'eus terminé ma lecture, Talma, dans la même attitude, continua de se taire et de réfléchir longtemps. Je respirais à peine. A la fin se levant de son siège et s'avancant vers moi avec un sourire affectueux: "J'aime votre homme," me dit-il de sa voix la plus grave et la plus émue, "j'aurais voulu vous connaître il y a vingt ans; vous auriez été mon poète; maintenant il est trop tard; vous venez au monde et je m'en vais. Vos vers sont vraiment des vers, votre pièce est bien conçue et bien conduite; il y a des scènes susceptibles de produire de grands effets, et, avec quelques corrections que je vous indiquerai à loisir, je me charge de la réception, du rôle et du succès. Seulement, il y a ça et là trop de jeunesse et trop de déclamation poétique, un lieu d'art dramatique. Ce n'est rien; paraissez dans la scène et laissez pousser et mûrir le fruit. Quel âge avez-vous? D'où venez-vous? Quelle est votre famille? votre situation dans le monde? et à quoi vous destinez-vous? Parlez-moi comme à un père; je me sens un véritable intérêt pour vous."

"Je suis de province, lui répondis-je; ma famille est considérée dans notre pays; elle habite ses terres dans les environs de Mâcon et dans les montagnes du Jura, patrie de ma grand-mère paternelle; ma famille est riche, mais mon père ne l'est pas. Après avoir servi Louis XVI dans ses armées, il vit en gentilhomme oisif, mais lettré, dans une petite terre, spagnané d'un cadet de famille. Il a beaucoup d'enfants; je suis son seul fils. Ma mère, qui est de Paris et qui a été à la cour, nous a transmis les goûts et les sentiments délicats du monde où elle a vécu dans son premier âge. J'ai fait de bonnes études chez les jésuites; j'ai servi quelque temps comme mon père dans la maison

militaire du roi; cette vie monotone sans gloire et sans gloire, m'a dégoûté. J'ai voyagé, puis je suis rentré dans la maison paternelle, où l'on est paisiblement me reposer, et où j'essaie d'évaporer sa poésie cet ennui de mon âme. Je voudrais agir, je voudrais sortir de mon obscurité. Je voudrais rapporter quelque honneur au nom de mon père, quel que consolation au cœur de ma mère. J'ai pensé à vous, j'ai écrit trois ou quatre tragédies; vous venez d'en entendre une. Seriez-vous assez bon pour me tendre la main et pour m'aider à parvenir sur la scène?"

Il avait des larmes, en me contenant, dans ses beaux yeux bleus. "Déjeunons," me dit-il du ton avec lequel Auguste dit à Cinna: "Prends un siège, Cinna!" Puis il essuya ses yeux d'un revers de main. "Vous m'attendriez," me dit-il, "avec ces images de père, de mère, de sœur, plus encore qu'avec vos beaux vers bibliques." "Soyez mon ami," ajouta-t-il en souriant.

Il sonna. La belle personne qui m'avait introduit m'ouvrit la porte du cabinet contigu au salon. Elle avait fait sa toilette pour sortir, pendant ma lecture. Elle me parut plus éblouante, mais non plus gracieuse que le matin.

"Que voulez-vous mon ami," dit-elle à Talma. Puis, voyant à ses yeux humides qu'il avait été ému plus que d'habitude: "La tragédie de monsieur est donc bien touchante," lui demanda-t-elle avec hésitation, "puisque elle fait pleurer!"

"Oui, oui," répondit-il entre ses dents, "mais ce n'est pas la tragédie qui me fait monter les larmes aux yeux; c'est ce jeune homme. Faites-nous servir le déjeuner, sur ce guéridon, dans mon cabinet. Monsieur veut bien se contenter de mes œufs froids, de mon beurre et de mon chocolat. Nous causerons plus à l'aïe jusqu'à l'heure de Brunoy."

"Eh bien! on va te servir. Adieu!" dit-elle, "je sors jusqu'à midi." Puis, embrassant Talma et me saluant à demi, elle sortit en me jetant un long regard de curiosité et de bienveillance.

On apporta le déjeuner sur un guéridon, et, tout en déjeunant lentement et frugalement aux rayons du soleil levant sur les tables et aux roucoulements des tourterelles sur les toits de la maison, Talma me disait: "La nature vous a donné le sentiment et l'harmonie des beaux vers; vous ferez ce que vous voulez faire. Mais, si vous vous destinez au théâtre, venez souvent me voir à Brunoy; nous ferons la poésie de ce temps-ci à l'ombre de mes allées. J'ai tout mon temps à moi; je le dépense délicieusement avec quelques amis; soyez de ce nombre. Je serai fier que votre avenir, dont j'espère bien, ait commencé dans mon jardin. N'y mettez pas de fausse discrétion; venez souvent, venez à toute heure; Brunoy sera toujours ouvert pour vous. J'aime la nature et je me sens meilleur quand je suis dans mes bois."

Puis, reprenant la question de ma tragédie à jouer: "Voyez, me dit-il, c'est très bien. Si nous étions au siècle de Louis XIV, après avoir servi Louis XVI dans ses armées, il vit en gentilhomme oisif, mais lettré, dans une petite terre, spagnané d'un cadet de famille. Il a beaucoup d'enfants; je suis son seul fils. Ma mère, qui est de Paris et qui a été à la cour, nous a transmis les goûts et les sentiments délicats du monde où elle a vécu dans son premier âge. J'ai fait de bonnes études chez les jésuites; j'ai servi quelque temps comme mon père dans la maison

tionné la scène. Corneille est l'héroïsme, Racine est la poésie. Shakespeare est le drame. C'est par lui que je suis devenu ce que je suis. Si vous voulez sérieusement devenir un grand poète théâtral, vous en êtes le maître; mais ne faites plus de tragédie, faites le drame; oubliez l'art français, grec ou latin, et n'écrivez que la nature. Je n'ai pas en d'autre maître, et voilà pour quoi on m'aime."

A ces mots, un vigoureux coup de sonnette retentit comme le tocsin dans la petite antichambre de Talma; la porte s'ouvrit avec fracas, et une femme toute tamultaueuse et toute familière entra sans se faire annoncer dans le cabinet. Elle était grande, maigre, pâle, très laide, avec quelques traces de sensibilité féminine dans les yeux et sur les joues. Elle jeta avec un geste de dégoût son vieux chapeau de soie noire sur un meuble; elle décourrit de longs cheveux noirs roulés en bandeaux comme un diadème sur son front.

"Ah! c'est toi, Duchesnois! lui dit Talma d'une voix cressue. J'aurais dû le deviner à ton coup de sonnette; tu entres comme un ouragan, et tu sors souvent comme une pluie," ajouta-t-elle en riant, en faisant allusion à l'éternelle pleurnicherie de sa camarade sur la scène.

"Ah! c'est que je suis révoltée, indignée, furieuse," répondit Mlle Duchesnois en s'asseyant entre Talma et moi.

Et, prenant alors la parole avec une volubilité turbulente, elle raconta à Talma je ne sais quel grief théâtral ridicule et sanglant qu'elle avait contre les gentilshommes de la chambre chargés de la discipline du Théâtre Français, et contre les Bourbons, qui autorisaient ces iniquités et ces humiliations. "Cela ne peut pas durer, cela ne durera pas!" cria-t-elle sans faire attention à moi, et sans savoir si j'étais pas en de ses royaumes contre lesquels elle se révoltait en malédictions et en menaces. "Non, cela ne durera pas! Il y faudra du sang; mais n'importe, il faut qu'on nous en délivre à tout prix, même au prix du sang!"

"Ah! Duchesnois!" interrompit Talma d'un ton de modération grandiose et humaine, "tu ne penses pas ce que tu dis là. Je connais ton cœur, il vaut mieux que ton haineur. Tout ce qui coûte du sang coûte trop cher. Taï-toi! D'ailleurs," en me montrant du doigt, "sais-tu seulement devant qui tu parles, et si tu ne blesses pas les opinions de ce jeune homme, qui a été élevé dans le culte des Bourbons par sa famille?"

En effet, j'étais muet par convenance, mais la rougeur de la honte colorait mes joues en entendant blasphémer ainsi ce que mon devoir était de respecter et de défendre.

Mlle Duchesnois s'en aperçut. Son bon cœur prévalut à l'instant sur sa petite colère.

"Ah! monsieur, me dit-elle, je vous demande pardon si je vous ai affligé; oubliez ce que j'ai dit. Je n'aime pas les Bourbons, mais je ne veux la mort de personne. C'est que, voyez vous, si sa reine aussi, et si je ne puis tolérer les humiliations dont on m'abreuve!"

Après ces mots, elle se retira avec la même fougue qu'elle avait montrée en entrant.

Nous achevâmes la matinée dans une entrevue prolongée avec Talma. Je sortis pénétré de sa bonté, en lui promettant d'aller passer quelques jours à Brunoy. Et je tins parole; mais je ne donnai pas suite à mes projets de représentations théâtrales. Je repartis bientôt après pour les Alpes, où de nouveaux

MAISON DE LA NOUVELLE-ORLEANS
Consolidated
COAL & COKE CO.
PAUL SCHNEIDER, AGENT
CHARBON
GROS ET DÉTAIL
Les Commandes des Familles Bélingon.
Le Fourniture de Charbon aux Havares
est spécialisée.
Mémorandum à des Prix Modérés.
Charbon - Eau de Vie, sur la Loire, au pied
de la rue Ross. Phone 983; à Alger,
au Dry Dock. Phone 38.
Bureau et Villa:
Rue Carondelet 315,
PHONE 376.

Charbon
Pittsburg
Charbon
Alabama
Charbon
Antiracine
Coke de Gwa
et de Fonderie

W. G. COYLE & CO.,
323 rue Carondelet, coin Union
PHONE 311, 312, 10
COUR SUCOURAUX - COIN DES RUES
Chartrès et Désiré
15 oct - 1905

ÉPARGNEZ DU TEMPS
- ET DE -
L'ARGENT
Aussi Chercher de Suite un
xemplaire de

L'Annuaire de Soards
DE 1905.

Il contient plus de CHANGEMENTS et de
ÉQUIVALES BOLS qu'un anneau année
précédente. Vous serez en temps de l'air
et de l'anné et vous serez de suite
en exemplaire. Les actions sont lisses.

Faire voir: Il ne coûte que 1-5-5
Cents par Jour, Etant à 85 00
pour 365 Jours.

Prix local \$5.00 par express \$6.40, en-
pédié au reçu du prix.

Aussi
ANNUAIRE COMMERCIAL
PRIS \$1.00, y compris l'Affranchissement.

Cette publication étant faite par souscription,
il y a à qu'un nombre limité d'exemplaires
en vente, qui sont ceux de souscription
déjà épuisés.

WALSH'S DIRECTORY CO. LTD., Éditeurs,
Chambre 25 et 26, 506 Allée Commercial
coin de la rue Camp,
N. O.

THE INDIAN ANTI
MOSQUITOES.
Solution préparée d'après la formule
du Docteur de l'Inde.

Vous préservez des piqures des
Moustiques.

En vente au No 139 rue Decatur
Bouteille... 25c.
Grand... 50c.

Hôtel Agnew
Tout un hôte sur la Plage.
Atlantic City.
100 chambres - Bains - Chambrées
avec baignoires.
Équipement complet, restaurant, Billard,
L'hygiène, le confort, le plaisir. Prix
réduits: \$3.50 par jour, \$15 à \$18 et au-
dessus par semaine.
A. C. MITCHELL & CO.

chait pas au reste grande importance.

L'enfant serait actrice. Il fallait bien qu'elle s'habitât, — et autant tout de suite, — aux manières du théâtre.

Il faut beaucoup mieux, ajoutait-elle, — en quoi elle n'avait peut-être pas tort, — qu'une jeune fille ne soit pas une naïve. Comme cela elle sait qu'elle a à se défendre et pourquoi elle a à se défendre.

De sorte que cette Roberte, si elle avait la pureté des lis, n'en avait pas la candeur.

Elle savait ce que savent tous ces enfants qui sont journellement en contact avec le vice qu'on ne prend souvent pas la précaution de leur dissimuler.

C'est uniquement parce qu'elle tenait d'un lointain et mystérieux atavisme ces traits de colombe effrayés par les vilénies et seulement par les laideurs qu'elle n'avait pas, — dans ces promiscuités, — gangrené son âme, comme tant d'autres pauvres petites dont la jeune pureté n'est qu'une parure de plus, destinée, elle aussi, à donner une valeur plus grande à ce qui, tôt ou tard, deviendra l'objet d'une estimation, — souvent d'un marché.

Mais non. La petite Roberte avait, au fond de son âme d'enfant, un idéal de beauté immaculée, de pudeur qui se confondait chez elle avec un besoin de netteté, de blancheur, de limpi-

dité du cœur comme du corps.

Elle traversa toute cette optique — comme aussi cette promesse si souvent bonifiée, sans s'y égarer.

Elle ne fut pas ignorante, mais elle resta méprisante pour tout ce qu'elle trouvait vil et bas... et sa mère, — sans comprendre grand-chose à ce qui se passait dans cette tête brune si peu semblable à la sienne, — s'aperçut bien vite qu'elle pouvait laisser Roberte dans sa loge, sans l'y enfermer, quand elle montait elle-même sur la scène pour y jouer ses rôles... Mieux que par une clef, la petite se gardait par sa fierté, son dédain et ses instincts d'hermine blanche.

C'est alors qu'Alice Anbray, — qui, depuis deux ans, tenait avec succès son emploi aux Océanistes de Lyon et venait d'y être encore engagée pour la saison prochaine, donna à Roberte son premier professeur.

Elle n'était pas allée le chercher bien loin.

Il se nommait Anatole Saint-Rémy. Il avait une jambe de bois, il était vieux comme les rues, il portait habituellement une petite casquette noire, il se mettait des manchettes en lustrine pour ne pas user celles de son paletot marron, — et il était souffleur au théâtre des Océanistes.

C'était, lui aussi, une épave. Il avait été jeune, beau et il avait connu la gloire.

Lauréat du Conservatoire de

Paris, engagé aussitôt dans les théâtres où le drame romantique s'épanouissait alors en pleine floraison, — prenait ce nom de Saint-Rémy qui allait si bien avec ses pourpoints et ses panaches, — il avait quelques années durant fait courir la foule à l'Ambigu, à la Gaîté et à la Porte-Saint-Martin.

Un accident ridicule, — une chute d'omnibus — une entorse, l'avait terrassé.

On ne connaissait pas l'anti-septique, dans ce temps-là. Son entorse avait dégénéré en tumeur blanche. Il avait fallu, à l'hôpital Saint-Louis, faire l'amputation de la cuisse.

Beridan avait désormais une jambe de bois.

C'était la ruine de toutes les espérances de l'infortuné Saint-Rémy; — c'était la misère.

Le nouveau roi de Norvège.

Christians, Norvège, 18 novembre. — Le Parlement norvégien, assemblé aujourd'hui à Christians, a élu à l'unanimité le prince Charles de Danemark au trône de Norvège. Cent seize membres étaient présents. Le résultat du vote a été annoncé à 5:30 heures du soir.

Au moment de l'envoi de cette dépêche la forteresse faisait retentir l'air d'un salut de 42 coups de canon en l'honneur du nouveau roi.

Feuilleton

— DE —
L'Abeylle de la N. O.
Commencé le 29 juin 1903

LES Vantours de Paris

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MEROUVEL
DEUXIÈME PARTIE
Le Roman d'une Honnête Fille.
XIII
BONNEZ, PANFARES!
Suite.
Il lui semblait que les domes-

tiques allaient prononcer leurs noms et que les meubles mêmes lui parlaient d'eux!

Bientôt il passa à l'endroit précis où Ragoat avait découvert le cadavre de son jeune maître.

Il ne put s'empêcher de faire un mouvement comme si son cheval eût subitement débouché dans le sang depuis longtemps effacé par les pluies.

Au pavillon de feu le vieux duo de Brévannes, l'aïeul, tout était ouvert.

Lucien, le vicieux et cupide valet de chambre du comte Xavier, nettoyait l'intérieur de ce nid d'amour et préparait tout pour l'arrivée d'Angèle.

— Alors monseigneur le comte attend une colombe ce soir? demanda-t-il.

Le maître essaya de sourire. Lucien repréant:

— Le branc du passage de Deauville?

Le front du comte se creusa d'un pli profond. Une expression d'angoisse crispait ses lèvres. Il répéta ébêtement:

— De quoi te mêles-tu? Est-ce que cela te regarde? Tu serviras l'inconnue que j'attends. Veille à ce que tout soit parfait. Surtout que personne ne soupçonne sa présence!

— C'est Breteau qui doit l'amener?

— Oui.

— Il a les ordres?

— Oui.

— Bien... Monsieur le comte

peut être tranquille....

Le cavalier avait déjà tourné son cheval vers la sortie du parc et le village de Fontaine.

— Sont-ils assez paillard, des maîtres? Lucien. Tous les mêmes! Pourtant celui-là n'a pas l'air gai pour un amoureux.

Le valet de chambre ne valait pas cher, moralement; mais il entendait son métier.

En quelques instants il trouva le moyen de donner au petit pavillon l'aspect confortable et coquet de ses beaux jours.

— C'était frais, fleuri, parfumé. — Je vais connaître l'oiseau, pensa-t-il, mais je sais bien quelque chose qui serait dans une belle colombe si je voulais tout lui conter. C'est cette béasse de Louise! C'est donc pour ça qu'on l'a prise de rester à Paris!... On ne me trompe pas, moi... Ma main au feu qu'elle a été au mieux avec le patron!

Et une colombe contre elle lui venait....

Il auraient été à l'aïe les deux de lui, mais il avait voulu. En réunissant leurs économies, ils avaient mené une existence de bons bourgeois de province. Elle était encore très bien, cette grande blonde, un peu fade de couleur, mais si serpentine, si vicieuse, comme lui!

Il se rendait justice.

Un couple parfaitement assorti! Seulement elle ne donnait pas là-dedans. Il se lui avait jamais plu. Maintenant encore

elle lui préférait le Breton de chez les Villédiens.

Pimbèche, va!

En échange de son indifférence il aurait voulu lui jouer quelque bon tour, mais il n'osait.

Il la menageait à cause de son influence sur le patron.

Déjà le comte avait traversé au trot de son cob le village de Fontaine.

Les paysans le saluaient, et même quelques uns très bas, mais quelle différence avec la cordialité qu'ils témoignaient à leur jeune maître défont!

Derrière lui, certains faisaient la même réflexion que Ragoat.

Il était riche à millions, propriétaire de terres magnifiques, mais il avait sur la conscience un crime épouvantable, personne n'en doutait, quelque chose comme une tache indélébile dans son soleil.

On ne le publiait pas tout haut.

Les villageois n'ont pas de ces audaces, mais ils le pensaient tout bas et parfois il pouvait le comprendre à l'air de ces faces brûlées et sournoises.

Dans la campagne, il lança son cheval au petit galop de chasse et se dirigea vers Servières.

Le mouvement violent dissipa les idées sombres.

Bientôt il arriva devant l'auberge du père Rémi.

Le bonhomme était sur sa porte, sa pipe aux dents.

— Tiens! dit-il, c'est M. le